

Une monographie à trois voix : Merlin

Gwenaëlle Bozec, monitrice, clinique pas triste

Première voix

Lors des rencontres de pédagogie et de psychiatrie institutionnelles en 2009, à La Borde, il était proposé de présenter une monographie. Je n'avais pas écrit mon intervention. J'ai improvisé et appelé la personne dont il va être question Merlin. Tout comme moi, cette personne a de multiples attaches avec la Bretagne. C'est ainsi qu'elle s'inscrit dans mon paysage.

Pour présenter ce travail, j'aurais pu présenter la famille de Merlin : beaucoup de données, sur plusieurs générations, ont été recueillies au fil du temps par le psychiatre. Une autre voie aurait été d'exposer comment Merlin témoigne de sa maladie, la vit, la décrit, cherche à comprendre, à donner du sens au fil du temps. Il dit des choses très fines mais avec parcimonie. Mais comme beaucoup d'années se sont écoulées, il est maintenant possible de pouvoir en dire quelques mots. Je fais appel à ma mémoire pour écrire ce texte en restant fidèle à l'improvisation des rencontres. À la suite de ce texte se sont ajoutés, pour la publication, des écrits élaborés par deux autres moniteurs.

Merlin est arrivé il y a une dizaine d'années à la Clinique. Il avait décompensé dix ans plus tôt après avoir réussi un concours très difficile. Dans sa famille, les hommes ont été détruits psychologiquement par plusieurs guerres, sur plusieurs générations. On peut retracer leurs vies à travers les traumatismes de la guerre de 14/18 puis de 39/45 pour finir à la guerre d'Algérie.

Au quotidien, Merlin ne fréquente aucune réunion. Il ne participe à aucun atelier. Il ne va quasiment jamais voir son psychiatre. En fait, si, il va voir son psychiatre de temps en temps, gentiment, mais n'a rien à lui dire. « *Je sais que j'ai un cerveau mais c'est silencieux* » dit-il de lui. Ses deux parents sont en contact très régulièrement avec lui, et avec son psychiatre, ainsi qu'avec les moniteurs. Ce lien est maintenu, protégé, entretenu et c'est très important.

Un collègue, qui voyait Merlin à La Clinique depuis plusieurs années, l'a croisé un jour, sur un quai de gare, en leur présence. Depuis, Merlin le salue. Pour illustrer ce phénomène, je prends l'image d'une imprimante, quand nous sommes en présence des parents, il y a de l'encre, ça s'inscrit. Pour approcher Merlin, il faut s'appuyer sur la famille, qui elle aussi s'appuie sur nous. D'ailleurs, c'est lors du passage des parents que le psychiatre a pu parler véritablement à Merlin. De la même façon, les parents n'entendaient jamais autant parler leurs fils. Durant un entretien pourtant assez court, un des parents dit : « *Je viens d'entendre mon fils dire plus de choses ici que pendant les dix dernières années.* »

Mais ce qui a rendu difficile la prise en charge pendant toutes ces années, c'est le contact. Merlin est la plupart du temps peu aimable, inabordable. Le simple fait de lui dire bonjour l'agresse, le dérange. Il coupe court à toute tentative d'échange.

Parfois, il est charmant, il vient s'asseoir avec un sourire enchanteur. Il est bavard. Il parle comme si on se connaissait depuis toujours, aucun souci à l'horizon. La vie est belle. Mais ça bascule très vite. Entrer en contact tourne quasi systématiquement à une partie de rodéo, même en restant à deux mètres et en essayant de parler de la manière la plus

engageante, on se fait éjecter verbalement très rapidement. Actuellement, il est dans une chambre à quatre personnes. En parlant avec ses compagnons de chambre, sans s'adresser à lui directement, il est possible de tisser un petit lien. Mais ces dix années passées sonnent comme un échec désespérant malgré tout.

C'est dans ce cadre que j'ai entrepris le travail monographique. Je garde en tête plusieurs événements qui me servent de boussole. Une fois, alors que je discutais avec ses voisins de chambre, il nous a fait rire : il mimait les différentes manières de démarrer un scooter en fonction de la marque, de la météo. Il s'amusait et c'était contagieux. Quand je raconte cette scène à mes collègues, j'ai l'impression de leur parler d'un rêve que j'aurais fait. Mais non, c'est la réalité qui se tient à deux pas de nous et en même temps quasi inaccessible.

Une autre fois, je suis entrée dans la chambre. À la radio, il avait été question d'un homme qui s'était suicidé, laissant sa voiture près d'un pont d'où il s'était jeté. Un des compagnons de Merlin me faisait part de son émotion. Il la trouvait très dure cette nouvelle, elle le touchait. Merlin prit à son tour la parole, ce qui, au risque de me répéter, est assez rare : « *Cet homme n'a pas eu la chance de rencontrer la clinique* ». Un autre voisin de chambre agacé par cet échange lui répondit : « *Ben quoi ! il a bien le droit de se suicider, ce n'est pas mal, de se suicider* ». Les appréciations étaient donc fort différentes. Pour ma part, j'étais assez stupéfaite de ce que venait de dire Merlin. C'était comme si je découvrais que pour lui, la clinique existe, compte et pour un peu lui a sauvé la vie. J'ai pris ça pour un bilan des dix années passées, plutôt positif et encourageant.

Un dernier élément me sert de boussole. C'est un autre petit échange. J'étais de nouveau dans la chambre et j'essayais de faire qu'il y ait un minimum de conversations entre voisins. C'était plutôt sympathique même si Merlin ne disait pas un mot. Je vois devant la porte passer un collègue. J'ai l'impression que celui-ci me jette un regard noir, l'air de dire : « C'est sympa de discuter, mais il y a du boulot, et c'est moi qui me le coltine pendant que tu es assise à discuter ». Je me sens alors incapable de travailler, j'ai l'impression de faire mal mon métier... Je suis anéantie. Je sors de la chambre et vais faire un peu de ménage pour me ressaisir. Je décide : « Eh bien non, je ne travaille pas mal ». Je cherche Merlin et je le retrouve au grand salon. Il me voit approcher et parle le premier en disant : « *Vous essayez de me sortir de ma solitude, mais vous savez, je suis un grand solitaire* ».

Merlin est un homme d'une grande finesse et en même temps redoutable. Quand on le croise dans un couloir, il nous regarde, neuf fois sur dix, de travers. On voit presque ses yeux lancer des flèches. On se tient à carreau. Dans la chambre, c'est risqué aussi de prendre la parole. Ce que je trouve le plus effrayant c'est son pouvoir de se transformer en décor. On perd le sentiment d'un autre énigmatique. On le voit sous sa couette à différents moments de la journée, comme la commode non loin du lit.

Il y a des personnes dont on est obligé de s'occuper : elles nous sautent dessus avec leurs plaintes ou bien crient, claquent les portes. On n'a pas le choix il faut s'occuper d'elles. Lui, c'est tout l'inverse. Il faut décider de s'occuper de lui. Il faut tout le temps tenir le fil. Quand j'ai décidé de m'occuper de Merlin, j'étais étonnée de m'apercevoir que j'y pensais nuit et jour. C'est comme si je tenais un ballon par un fil. J'avais peur de l'oublier. Un moment d'inattention et il pouvait disparaître.

Et c'est en grande partie le travail de la monographie qui permet d'accrocher solidement le fil à plusieurs mains (toutes les mains qui écoutent la monographie). Il faut reconstruire de l'énigmatique, quelque chose qui attire l'attention et pour lequel on se met à chercher du sens, non pas pour trouver des solutions, comprendre ou je ne sais quoi. Mais juste de quoi tenir l'attention éveillée et le désir de rencontrer. Au bout de dix ans, on se sent avant le début d'une rencontre.

Deuxième voix

Merlin représente pour moi une des personnes parmi les plus inaccessibles, les plus lointaines ici. Celui qui ne se prête que très rarement aux tentatives d'approches un peu souriantes que l'on peut entreprendre à son égard. Le visage souvent dur, fermé, résolument clos. Les écouteurs qu'il porte sur les oreilles laissent échapper un son très fort de musique bruyante. Il ne faut pas le déranger, semble-t-il. Il fait parler de lui pourtant, régulièrement, car c'est un des rares qui transgresse un accès interdit aux patients. C'est un lieu réservé aux stagiaires logés à la clinique. La nuit on le surprend assis dans le noir, il écoute de la musique encore, ou bien cherche de la nourriture laissée là. Si par mégarde quelqu'un a oublié sur la table une bouteille d'alcool, il fait main basse dessus. Une fois c'était du rhum, il avait tout bu, et on l'a retrouvé dehors par terre, l'ivresse avait dû le faire trébucher, il s'était cogné la tête. Je ne connais aucune activité, instance, du club, à laquelle il participe. Je ne pense pas qu'il lise le journal du club. Quelques rares fois nous avons mis la table ensemble. Les premiers contacts que j'ai eus avec lui, c'est lorsque je me suis mise à parler concerts de rocks le jeudi soir. En effet j'anime un atelier de projection de concerts de rock. Quelqu'un d'averti l'avait-il prévenu ou bien l'avait-il su par lui-même, mystère. Un soir, il est entré et s'est installé au fond de la pièce, il venait assister au concert. Je crois même qu'il m'a lancé, après, une phrase laconique du genre « *c'était bien* ». Et ses yeux souriaient ; j'en étais frappée. Par la suite je le prévenais quand on passait un concert. Il vient de temps à autre. Il passe. Il se montre, discrètement, intéressé. Du coup, je lui dis « *bonjour Merlin* » quand je le croise. Il me répond « *bonjour Madame* » ou « *bonjour Leïla* » ou rien du tout. Quelques rares fois, c'est lui qui m'a saluée le premier. J'ai noté aussi qu'il était sensible à un certain humour. Une fois que je passais dans la salle à manger, Malo (un autre pensionnaire) m'a interpellée et nous nous sommes mis à jouer, à nous taquiner, nous chamailler. Merlin, assis à la table de Malo, rigolait doucement de mes pitreries, doucement mais franchement. Et je l'ai entendu à d'autres rares occasions lâcher une réflexion humoristique plutôt bien sentie ; son visage, ses yeux sourient alors d'un air amusé quoique retenu. Il faut faire preuve d'à propos pour trouver la réplique qui rebondira. La drôlerie passe furtivement et ne s'attarde pas pour qu'on l'attrape.

Troisième voix

Merlin, depuis que je le connais a toujours été quelqu'un qui fuit. Le pseudonyme qu'on lui donne pour l'occasion lui va bien. En effet c'est comme si Merlin avait certains pouvoirs, comme celui de disparaître, ou tout au moins d'échapper à la vue et parfois même à la pensée, sauf quand, de temps à autre, son humeur change. Ses changements d'humeur s'accordent aux phases de la lune, diraient certains. Parfois il peut sourire et même adresser la parole. C'est comme ça qu'il m'est apparu, lui, me saluant « Bonjour Monsieur César... ». Moi, surpris d'être ainsi reconnu et indexé quelque part dans son paysage, j'ai aussi commencé à l'appeler Monsieur Merlin (jusqu'à présent je le vouvoyais et l'appelais par son nom de famille). Autre pouvoir presque magique et surprenant que Merlin détient, c'est la maîtrise des espaces solitaires, se procurant parfois de manière mystérieuse la clé de certains endroits. Comme c'est quelqu'un qui cherche à être seul, on le trouve souvent le soir à la serre écoutant son Walkman et buvant du café, ou à la salle de musique faisant de même avec d'autres boissons moins légères, parce que Merlin écoute beaucoup de musique et semble avoir une culture peu commune à cet égard.

Récapitulons, Merlin serait quelqu'un qui n'aime pas qu'on l'interpelle, très collé à ses habitudes quotidiennes (grasse matinée, caisse de dépôt, tabac, repas, et la musique en solitaire jusque tard dans la nuit). Il se faufile et échappe à tous les espaces où l'on essaie de greffer du collectif, au point d'exaspérer les plus grands défenseurs de la singularité. Tout en faisant le minimum nécessaire pour qu'on lui fiche la paix, il se livre à une certaine circulation (faut-il parler d'errance ?). Cette circulation est-elle structurée de manière à ne croiser personne, pour être plus sûr de ne jamais être détourné de son propre chemin ?

Cependant, un certain moniteur passe à l'offensive, essayant de bousculer ce grand dormeur, il est par exemple sévèrement exhorté à participer au passage du coup de balai dans la chambre ou quelque chose de cet ordre. Merlin ricane, ça ne lui correspond pas, pas question pour lui de participer et de rentrer dans un rapport collectif.

Je pense que la reconnaissance que me porte Merlin en me saluant comme je l'ai décrit tient à la fois à ses changements d'humeurs et à une forme d'insistance de ma part à pénétrer dans son monde. Il le clôt en permanence et je continue d'essayer d'y entrer en manifestant mon exaspération et mon embarras à ne pas pouvoir entrer en contact. C'est ainsi que Merlin continue à disparaître à mes yeux la journée et à réapparaître chaque matin dans sa chambre quand je lui rends visite. De temps à autre, je lui propose de participer au ménage jusqu'à ce que, suivant mes humeurs cette fois-ci, l'interpellation devienne sévère. Et qui sait si, dans cette alternance entre proximité effacée et bousculade, nous n'arriverons pas tôt ou tard à parler de musique et de l'entretien de la chambre par exemple...